

Anthologie de la poésie polonaise

Constantin Jelenski, *Anthologie de la poésie polonaise*, nouvelle édition revue et mise à jour avec la collaboration de Zofia Bobowicz, Préface de Czeslaw Milosz, Lausanne, Editions l'Age d'Homme, Collection «Classiques Slaves», 1981.

Robert Melançon

Volume 24, Number 4 (142), July–August 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30333ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Melançon, R. (1982). Review of [Anthologie de la poésie polonaise / Constantin Jelenski, *Anthologie de la poésie polonaise*, nouvelle édition revue et mise à jour avec la collaboration de Zofia Bobowicz, Préface de Czeslaw Milosz, Lausanne, Editions l'Age d'Homme, Collection «Classiques Slaves», 1981.] *Liberté*, 24(4), 73–77.

Lire en traduction

ROBERT MÉLANÇON

Constantin Jelenski, *Anthologie de la poésie polonaise*, nouvelle édition revue et mise à jour avec la collaboration de Zofia Bobowicz, Préface de Czeslaw Milosz, Lausanne, Editions l'Age d'Homme, Collection «Classiques Slaves», 1981.

J'allèguerais sans peine comme tout le monde vingt exemples pour faire voir qu'un poème reste intraduisible. Et je complèterais ce constat par des réflexions théoriques sur les rapports entre le système d'une langue et sa poésie, pour conclure de la façon la plus prévisible que ni la prosodie, ni l'épaisseur sémantique d'un poème, ni son inscription dans la tradition poétique d'une langue donnée ne peuvent passer dans une autre langue. Je renverrais à cent démonstrations, et je citerais pour finir l'inévitable adage italien qui fait de toute traduction une trahison. Mais s'il s'agissait d'un poncif, d'une de ces pseudo-vérités dont l'évidence ne s'accrédite que parce qu'on ne les soumet jamais à l'examen, qu'on ne les met jamais à l'épreuve des faits?

W.H. Auden, le moins traduisible peut-être des poètes anglais contemporains, avoue quelque part qu'il a subi l'influence de Cavafy même si son ignorance du grec lui a interdit de le lire autrement que dans des traductions en anglais et en français. Il en conclut, en toute perplexité, qu'il faut renoncer à croire que la différence essentielle entre la prose et la poésie tient à ce que celle-ci se laisse traduire tandis que celle-là résiste à toute traduction. Ou, du moins, qu'il convient de nuancer cette opinion que les faits ne confirment pas toujours. Certes, tout ce qui est, par exemple, phonétique dans un poème ne se transpose pas, sinon accidentellement et grâce à une coïncidence rarissime entre deux langues: comment rendre en anglais, avec la même énergie ramassée, la métaphore malherbienne succinctement marquée par la rime *onde-monde*, ou encore la grâce gauche et savamment balbutiante d'une «romance sans paroles» de Verlaine? Tout contempteur de la traduction poétique multipliera sans difficulté ces exemples, il en trouvera de meilleurs, auxquels il

n'y aura rien à répliquer. Sinon qu'ils ne sont pas toute la poésie ni ce qui fait ultimement qu'un poème est un poème. Je rappellerai seulement cette affirmation de Goethe que ce qui fait un poème est précisément ce qui peut se traduire. Brillant paradoxe peut-être, mais il met en évidence que l'opposition de principe à la traduction de la poésie pourrait bien constituer le refuge ultime de cette mystique de pacotille qui veut conférer un caractère ineffable au poème, la langue remplaçant des Muses trop décrépite pour qu'on ose encore s'en réclamer. Parce que la traduction est un travail, et qui plus est assez technique, la possibilité même de traduire un poème porte un coup peut-être fatal au prétendu mystère poétique, à toute cette théologie qui oppose l'indicible, l'âme, l'inspiration, je ne sais quoi de pathétique et de flou, à la prose vulgairement, bêtement pliée à la nécessité de dire quelque chose.

Quoi qu'il en soit c'est une idée reçue qu'un poème ne se laisse pas traduire, *vraiment* traduire, et il faudrait s'interroger sur les raisons pour lesquelles on persiste à la tenir pour vraie malgré le démenti que lui infligent d'admirables, d'exactes traductions (récemment, par exemple, celle d'un recueil difficile entre tous de Paul Celan par Martine Broda aux éditions du Nouveau Commerce). Une telle enquête ne contribuerait sans doute pas peu à dissiper ce mystère dont aiment à s'entourer les poètes médiocres pour paraître profonds; elle ajouterait un chapitre copieux à ces *Impostures de la poésie* dans lesquelles Roger Caillois dénonçait naguère ces versificateurs tournés mages, prophètes, voyants ou métaphysiciens à peu de frais «pour échapper aux disciplines de la pensée et du style». Ce serait aussi le début d'une nouvelle apologie de la poésie fondée sur autre chose qu'un mysticisme sans provisions. Je m'y attellerai peut-être un jour — *vanity of human wishes*, dirait le Dr Johnson...

Pour l'instant ce long préambule ne veut que justifier le plaisir, si le plaisir toutefois demande justification, que je prends à lire de la poésie en traduction, singulièrement vif dans le cas de cette *Anthologie de la poésie polonaise* qui n'a pas quitté ma table depuis cinq mois.

Il s'agit d'une nouvelle édition de l'ouvrage monumental publié aux éditions du Seuil en 1965 et introuvable depuis quelques années: édition «revue et mise à jour», ce n'est pas trop

dire puisqu'elle comporte plus de cent pages de textes nouveaux. De toutes façons, augmentée ou non, cette anthologie reste irremplaçable, la seule, si on ne connaît pas le polonais, dans laquelle on puisse se faire une idée d'une des plus riches traditions poétiques d'Europe, la plus variée, la plus ample sans doute du monde slave; quand la poésie russe balbutiait encore, Jan Kochanowski était déjà le pair des plus grands poètes de la Renaissance, le contemporain exact de Ronsard, de Sidney, du Tasse. La poésie polonaise vivante s'étend sur environ cinq siècles, de Rej à Szymonowicz et à Morsztyn, de Mickiewicz et Slowacki à Milosz, Iwaszkiewicz et Roszewicz. Je n'ai certes pas la prétention d'expliquer la poésie polonaise à quiconque, ce serait faire étalage de mon ignorance; je transcris ces noms avec difficulté, embarrassé par ces accumulations de consonnes que je ne saurais prononcer, seulement pour prendre acte de quelques œuvres qui m'ont frappé, que je me garderai bien de commenter, certain que je sombrerais alors dans l'emphase. Je risquerai toutefois quelques mots sur Cyprien Norwid. Je suppose qu'un Polonais trouverait que je prends la pose de celui qui découvrirait Baudelaire — tant pis. La vingtaine de poèmes admirablement rendus (je ne dis pas «traduits», je ne suis pas en mesure de le vérifier) pour la plupart par Yves Bonnefoy et André Du Bouchet imposent un écrivain essentiel. On le considère en Pologne comme le grand ancêtre fondateur de la modernité. Comme Baudelaire, comme Hopkins, comme Emily Dickinson, il est un des grands isolés du siècle dernier qui ont fondé notre culture. A vrai dire, Norwid incarne exemplairement la figure du poète maudit; il ne trouva même pas à publier son grand livre, *Vade Mecum*, et ce n'est qu'une dizaine d'années après sa mort dans un hospice parisien qu'on commença à publier ses textes. Cela ne ferait de lui qu'un autre artiste pathétique de la première modernité si ne s'entendait dans chacun des poèmes rassemblés ici, malgré la barrière de la langue, une diction d'une inflexible précision:

*Le Sphinx près du rocher me barre la route,
Comme un bandit, un douanier, un qui mendie.
«Des vérités!» exige-t-il. Il est avide de vérités,
Il vous les arrache.*

(...)

Je donnerais sans hésiter la plupart des recueils qui paraissent

chaque année dans ma langue maternelle pour quelques poèmes traduits de cette intensité. Il n'y aurait dans cette anthologie que les dix-huit pages consacrées à Norwid qu'elle serait justifiée. Mais on y lira beaucoup plus, beaucoup trop pour que j'entreprenne le dénombrement de mes découvertes. Du reste, chacun fera les siennes.

La mise en chantier de cet ouvrage a rencontré un problème particulier dont la solution a entraîné de remarquables conséquences. Le polonais est non seulement une langue difficile («la plus difficile des langues slaves pour un étranger», écrit Milosz), c'est une langue peu diffusée, peu connue hors de son domaine propre. Comment trouver dans ces conditions les traducteurs capables d'entendre les textes originaux et de les transposer en poèmes de langue française? Ce qui n'irait pas de soi, compte tenu de l'ampleur d'une telle anthologie, pour une langue aussi diffusée que l'anglais s'avérait ici impossible. Aussi Constantin Jelenski a-t-il fait appel à une cinquantaine de poètes français auxquels il a fourni des versions littérales accompagnées d'indications prosodiques en leur demandant d'élaborer à partir de ce canevas des traductions qui fussent de véritables poèmes. Ce système ne va pas sans risques, il peut inviter à la paraphrase décorative, à la poétisation. A en juger par les résultats variés qu'on peut lire dans ces pages, tous les adaptateurs n'ont pas su éviter ce danger. Par exemple, il ne me paraît pas évident qu'il faille préférer les alexandrins pâteux et pesamment rimés de Lucien Feuillade à la version littérale qui lui a servi de point de départ pour le premier thème de Kochanowski, même si Constantin Jelenski les cite comme une réussite exemplaire dans la précieuse postface qu'il consacre aux problèmes techniques de la traduction. D'autes, fidèles ou non à l'original, je n'en sais trop rien, ont atteint en français à d'authentiques réussites: Yves Bonnefoy, Jean Follain, Francis Ponge, quelques autres. On aura reconnu des écrivains qui excluent de leurs propres textes tout enjolivement, toute poétisation ornementale. Il s'ensuit que cette *Anthologie de la poésie polonaise* devient aussi en quelque façon une anthologie de poésie française contemporaine: chaque adaptateur, invité à faire un poème à partir d'un mot à mot censé n'avoir d'autre valeur qu'informative, a été amené à préciser dans les faits, à l'intérieur d'un cadre étroitement délimité, ce qui constitue pour lui la forme propre du poème. On est amené à

lire ainsi une suite de poétiques pratiques. Si on sait y être attentif, c'est un plaisir subtil qui s'ajoute à la découverte de tout un domaine littéraire mal connu.